

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Notes de lecture

Jean-Guy Pilon

Volume 7, Number 6 (42), November–December 1965

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60017ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Pilon, J.-G. (1965). Notes de lecture. *Liberté*, 7(6), 583–587.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1965

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

notes de lecture

LES INFUSOIRES, roman par **Monique Bosco**, collection **L'Arbre**, numéro 7, Éditions **HMH, Montréal 1965, 176 pages.**

Ces animaux que mon Littré de poche définit comme des "animalcules qu'on n'aperçoit qu'à l'aide du microscope", Monique Bosco en fait des êtres humains qu'elle maltraite sans retenue. Alain, Adolphe, Jacques et Carole — Montréalais jusqu'au bout des ongles — s'affrontent dans une Venise trop manifestement créée à leur intention et s'y font de petites entailles dans la chair vive tout aussi profondément que de vrais êtres humains peuvent le faire.

Curieux livre, en vérité, que celui-là ! Autant le premier roman de Monique Bosco — **UN AMOUR MALADROIT** — m'avait plu et touché, autant celui-ci me paraît lointain, froid, maladroit, en quête de véritables personnages. La composition en est cependant fort bonne, de même que la langue. Mais cet univers qu'invente ici l'auteur du tout au tout — son premier livre, par contre, était criant de vérité — ne rend pas un son juste. Les êtres si moches qu'elle met en scène s'entredéchirent sans grâce ni conviction dans une Venise où ils n'ont manifestement rien à faire. Compte tenu du fait qu'ils sont tous des em-

ployés d'une compagnie de publicité de Montréal, il aurait mieux valu situer l'action à Toronto : cela aurait été plus plausible. Seul le personnage féminin, Carole, parvient à avoir un air d'humanité, par elle-même et dans cette ville carte-postale.

Pour tous ces êtres médiocres, il n'y a ni vraie passion ni grande joie, ni douleur réelle. Consciemment ou non, ils gâchent leur existence. Ainsi en est-il de Carole qui après s'être essayée sans succès et sans plaisir à une amourette d'adolescent, accepte, à l'âge adulte, de vivre (avec retenue) une modeste aventure. L'auteur écrit : "Elle allait entrer dans la région hostile et inconnue où il lui serait enfin donné de souffrir de façon abjecte et ininterrompue. Elle éprouvait une impatience aiguë à se trouver plongée dans cet univers chaotique de remords et de honte.

"Fini, le règne de la bonne conscience".

Avidement, elle faisait le compte de tous les tabous qu'elle enfreignait en suivant ainsi, dans un hôtel de passage, le mari d'une autre, le père d'enfants qui, comme elle jadis devant son propre père, seraient sans doute horrifiés d'apprendre son inconduite.

(...) Jamais elle n'aurait osé imaginer qu'un homme puisse se transformer aussi rapidement et aussi complètement.

Elle tenta de répondre, de façon identique, à sa métamorphose afin que la passion et le désir l'envahissent à son tour. Mais elle demeurait sur le rivage, épargnée par le raz de marée et l'orage. La tristesse infinie de cet abandon la submergeait. Aucun sacrifice n'aurait été trop grand pour le rejoindre au seuil de la joie sauvage de ce plaisir dont elle ne faisait que pressentir la violence. Sa chance de la cueillir au passage était perdue et elle se sentait coupable. (...) Obscurément, maladroitement, elle avait raté la chance de donner un peu de joie et d'amour."

C'est cela, **LES INFUSOIRES**; un roman aux personnages légèrement flous, qui demeurent sur le rivage, épargnés par le raz de marée et l'orage, et qui ne parviennent jamais à donner un peu de joie ou d'amour. Des personnages en quête de leur âme.

J.-G. P.

FEUILLAGE, poèmes de René Ménéard, Paris 1965, Éditions Arts et Métiers Graphiques, 136 pages.

Voici une sorte de présent, de cadeau de poésie, la réédition en un volume intitulé **FEUILLAGE** des poèmes que M. René Ménéard a publiés dans de minces recueils depuis longtemps épuisés.

Je dis un cadeau de poésie, car l'oeuvre de M. René Ménéard est ferme et pleine, directe, toujours belle.

Il y a déjà six ans, ce poète qui sait parler de la poésie avec chaleur et autorité, publiait dans la collection "Espoir", chez Gallimard, un essai intitulé **LA CONDITION POÉTIQUE** qui contient de merveilleuses pages sur la vocation de la poésie; il y écrivait, par exemple : "Il n'est de poète que des hommes et de leur terre", ou "La Poésie est un bien capable de tous les autres biens", ou encore : "Pour moi un poème est beau qui, dans l'ordre humain, témoigne de la même vérité qu'un arbre, une pierre, un ciel, un lac, un animal, dans l'ordre de la nature", et enfin : "La Poésie ne dépasse pas l'homme, elle le prouve."

Dans **FEUILLAGE**, nous trouvons d'éclatantes illustrations de ces phrases détachées de leur contexte qui ressemblent à des aphorismes. Nous trouvons aussi une des belles et amicales voix de la poésie française contemporaine, comme dans ce poème intitulé "Nous ne savons pas le langage de la mort" écrit "In memoriam Albert Camus" :

Mes yeux s'arrêtent
A ce soulèvement de ténèbres
Que l'horizon de la terre
Trace au bord du ciel éclatant,
Et toutes herbes et fleurs
Sont à mes pieds des agneaux
Immobiles, mêlant leur regard
A celui des arbres, des roches
et au mien.

Je n'ose aller plus loin
Que l'air sur ma bouche,
Routes et sillons
Blessent un coeur élargissant
ses ombres.

Voici le sourire obstiné des écorces
 Et des yeux cillent avec les feuilles
 Que le printemps va détacher des chênes
 Les pas noirs de l'hiver ont creusé dans les roches
 Les seuls endroits du ciel où boivent les oiseaux.

La glaciale aubépine est l'aveu que la neige
 Veut écouter aussi le cri vert des bourgeons.

J.-G. P.

Livres reçus

Dans la collection "Autour du Monde", aux Editions Pierre Seghers, sous le titre **SOUVENIR DU PRESENT**, une excellente adaptation du hongrois, par Charles Sobzynski et Guillevic, des poèmes de Georges Somlyo, l'un des plus brillants poètes de sa génération. Il est né en 1920 et s'occupe activement de l'Union des Ecrivains hongrois. "Poète résolument moderne par son langage, écrit Dobzynski, qui sait jouer avec virtuosité de tous les registres et de toutes les formes, Georges Somlyo est d'abord un poète de l'interrogation, de la quête de l'homme. Il tend moins à donner des réponses (y a-t-il seulement une réponse ?) qu'à poser des questions comme on pose des jalons sur une route qui n'a pas de fin."

Dans la même collection une réédition importante, celle de l'ouvrage de Henri Parisot consacré à Lewis Carroll.

Toujours aux Editions Seghers, trois autres livres de poèmes qui paraissent étonnants par plusieurs côtés. D'abord celui d'un jeune homme de quinze ans, Dominique Tron, qui publie, avec une préface d'Elsa Triolet, un recueil grand format intitulé **STEREOPHONIES**.

Dominique Tron est né au Maroc et habite maintenant Marseille. La revue **Vogue** lui a déjà consacré un reportage, et André Billy, dans **Le Figaro Littéraire** a reconnu en lui un authentique poète, tandis que **Les Lettres Françaises** viennent de publier la préface d'Elsa Triolet accompagnée de photographies du poète.

Dans sa préface, Elsa Triolet écrit : "**J'insiste : ceci n'est pas imitation mais poésie originale, miraculeusement exprimée sur le champ, avec un don poétique parallèle à son propre âge. La magie poétique n'a pas d'âge et elle vient ici répandre ses inexplicables pouvoirs...**"

Daniel Gélin que l'on associe davantage à d'autres activités, publie son second recueil de poèmes intitulé **DERIVES**. Le dessin de couverture (dû à Bernard Buffet) est de beaucoup supérieur aux textes de M. Gélin qui tiennent davantage du carnet de notes que de la poésie.

Claude Sernet, poète et commentateur fidèle de la poésie, a retrouvé et traduit les premiers poèmes de Tristan Tzara, publiés en Roumanie avant même que Dada ne fut lancé.

Ces poèmes révèlent déjà un lyrisme d'une originalité et d'une nature toutes particu-

lières. La grande leçon que l'on tirera de ces premiers poèmes de l'auteur de MIDIS GAGNES et de L'HOMME APPROXIMATIF, c'est que la fidélité d'un homme, d'un poète, à sa propre jeunesse est pour lui sa plus authentique chance de s'accomplir et de se dépasser.

Aux Éditions Yves Filhol (Paris, 1965) il faut signaler tout particulièrement, les poèmes de Philippe Dumaine publiés sous le titre INSCRIPTIONS. De très beaux poèmes, sobres et chaleureux, économes. L'amour, le bonheur, les jours, la femme : ces thèmes éternels revivent sous la plume de Philippe Dumaine, en courts poèmes qu'on se prend à lire et à relire lentement :

**Né par un jour de gel,
on en conserve les vestiges :
un peu de froid,
un peu de pureté.
ou encore :
Jusque dans ta vieillesse,
sois encore un enfant perdu
aux avant-postes de toi-même.**

Le livre de M. Raymond Barbeau intitulé LE QUEBEC BIENTOT UNILINGUE (Les Éditions de l'Homme, Montréal, 1965, 160 pages) arrive à un moment propice, et la possibilité que le français soit reconnu comme la langue prioritaire au Québec, lui donne un caractère d'actualité fort intéressant.

M. Barbeau énumère les arguments sociologiques, culturels, sociaux et politiques à l'appui de cette thèse. Il cite

plusieurs des articles écrits sur cette question depuis quelques années, en particulier ceux que LIBERTE avait publiés dans son numéro spécial (*Le Québec et la lutte des langues*), paru en avril 1964.

Mais il n'y a pas que des essais sur les questions actuelles qui apparaissent à la vitrine du libraire : à preuve les ouvrages de MM. Duhamel et Lebel qui portent sur des hommes et des oeuvres du seizième siècle.

M. Roger Duhamel publie LECTURE DE MONTAIGNE (Éditions de l'Université d'Ottawa, 1965, 176 pages); il s'agit d'une longue et amoureuse réflexion sur les ESSAIS, mais en même temps sur leur signification historique et l'époque qui les a provoqués.

De son côté, M. Maurice Lebel vient de publier UN PLAIDOYER POUR LA POESIE (Presses de l'Université Laval, Québec 1965, 190 pages). Il s'agit de la première traduction française de AN APOLOGIE FOR POETRY, de Sir Philip Sidney, un des grands esprits de la Renaissance anglaise qui écrivit ce livre en 1595.

L'édition est bilingue et comporte une abondance de notes et d'explication.

La fin de l'année 1965 aura coïncidé avec la parution de plusieurs romans au nombre desquels il convient de signaler plus spécialement UNE VIE

D'ENFER, d'André Laurendeau, paru aux Editions HMH; **A NOUS DEUX**, de Roger Fournier (Editions du Cercle du Livre de France) : construction intéressante et préface de M. Henri Guillemin qui s'efforce d'être gentil; **JOURNAL D'UN HOBO**, de Jean-Jules Richard, aux Editions Parti-Pris; le Prix du Cercle du Livre de France 1965, Bertrand Vac, avec **HISTOIRES GALANTES**, des his-

toires qui ne sont en fait que désolantes; des nouvelles de Claude Mathieu, **LA MORT EXQUISE**, et aux mêmes éditions, Le Cercle du Livre de France, le premier tome des mémoires de Claire Martin : **DANS UN GANT DE FER**.

Enfin, aux Editions de l'Hexagone, **L'AGE DE LA PAROLE**, les poèmes réunis de Roland Giguère.